

# les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

## VACHES MAIGRES

Mon entrée au lycée, en 10<sup>ème</sup> - photo ci-dessous - date d'octobre 1935. Classe d'une trentaine d'écoliers et de deux écolières (chose assez rare à cette époque de non-mixité): Jacqueline Senkeisen, dont le père était professeur de mathématiques, et Nadia Ferrier, qui, elle, habitait l'établissement-même, où son père exerçait les fonctions d'économiste.

Rare souvenir de cette époque, le prix d'excellence enlevé par Jacques Arthaud, lequel récidiverait l'année suivante (une huitième dont je n'ai plus aucun souvenir) et peut-être d'autres encore.

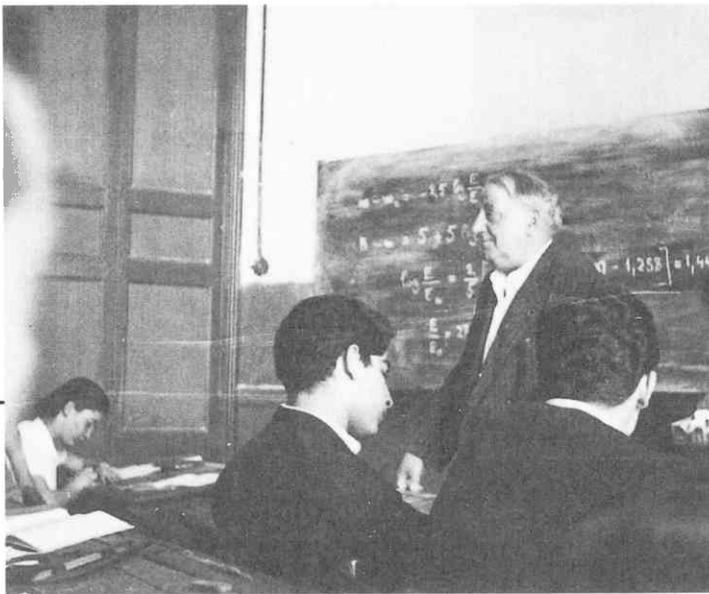
En neuvième, mon camarade le plus proche fut Abdelouahad Benbadis, rejeton d'une grande famille. Son père dirigeait l'Orphelinat Musulman de Sidi-Mabrouk, établissement dont mon père - chef de division à la Préfecture - était tuteur administratif.

Je l'accompagnais parfois la-bas, et j'y faisais des parties de ballon efrénées avec mon condisciple et quelques-uns des petits pensionnaires de l'Orphelinat.

Malgré cette belle opportunité de m'initier déjà à l'arabe, je ne devais jamais me sentir de disposition pour cette langue que mon père - quelques années plus tard - allait me contraindre à étudier.

Outre l'auteur de mes jours, je me demande si cette aversion ne m'est pas venue également de ce bon M. Toux, l'instituteur de "ma" septième - celui de l'autre classe étant M. Valade - le jour où il nous révéla: "L'arabe est une langue bizarre: pour dire "vaches maigres" on traduit "beugras"...

Jacques ROSSAT.



Au bon vieux tableau noir des temps passés, derrière M. Senkeisen, tracée à la craie, figure l'inscription impressionniste - et, bien sûr, hors programme - du développement limité d'un logarithme.

## IL ÉTAIT... D'ABORD UNE FOIS ALFRED SENKEISEN PROFESSEUR ÉMÉRITE

Il n'existe pas d'élève de math-élém ayant râpé ses culottes sur les bancs de bois écorchés du lycée d'Aumale, qui ne se souviennent encore avec émotion de l'éminent professeur que fut M. Senkeisen, père de notre bien regretté camarade et ami Jean-Daniel, et de Jacqueline Lachaussée.

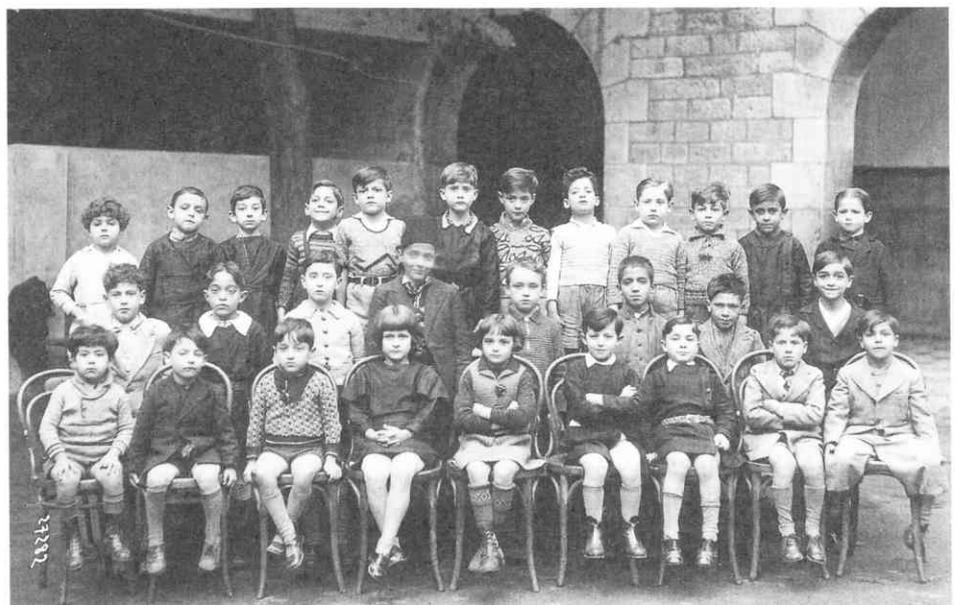
Ce brave père Sinka, tel que nous le surnommions avec respect et affection, avait su nous former à la discipline de base indispensable à tout développement scientifique que constituaient, à l'époque, les mathématiques dites élémentaires.

D'origine alsacienne, né en 1897 à Strasbourg, il avait donc été Allemand de naissance, bien qu'appartenant à une famille demeurée française de cœur et de pensée malgré la défaite de 1870. Aussi, en pleine guerre de 1914-18, il osa désertier l'armée allemande où il était pourtant honoré du grade de lieutenant, pour rejoindre - non sans courir d'énormes risques - les rangs français, et poursuivre le combat jusqu'à la victoire finale de ceux qu'il avait délibérément choisis parce que, comme eux, il se sentait Français.

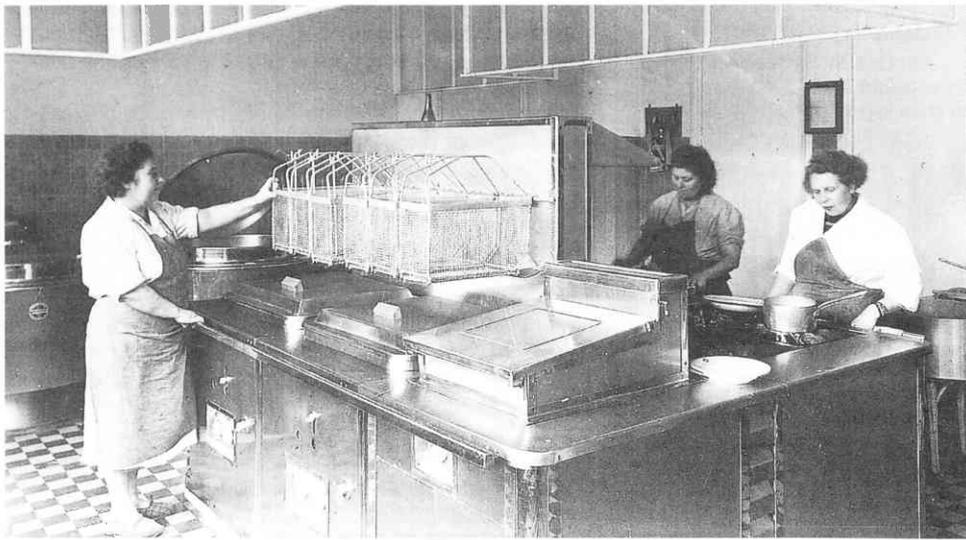
Certes, il avait perdu son grade en revêtant l'uniforme du simple poilu de la République, mais cela ne l'empêcha pas de devenir officier de la Légion d'honneur et commandeur des Palmes Académiques.

Il avait cependant conservé pour l'Allemagne de Goethe un sentiment de profonde affection qu'il n'avait jamais renié ni dissimulé - ainsi d'ailleurs qu'un accent saccadé - et certaines expressions particulières dont il se

●●● suite page centrale



Il n'est pas facile de retrouver, depuis plus de soixante ans, le nom de tous les camarades avec lesquels on a usé ses fonds de culotte sur les bancs de la classe de 10<sup>ème</sup>, au "petit lycée" de garçons, durant l'année scolaire 1935-36! Voici, faute de mieux, ceux dont le patronyme est resté fixé dans la mémoire d'actuels témoins de ces temps lointains (de haut en bas et de gauche à droite): Gislain Lacroix, Lévi, X, Jacques Rossat, Bernard Gaillard, Yves Mineur, Zaoui, Guedj, Frangolacci, Abdelouahab Benbadis, Zerrib, Henri Cazeaux; puis X, X, Jacques Arthaud, Bendjelloul, X, X, X, Termignon; puis Joseph Guedj, X, X, Nadia Ferrier, Jacqueline Senkeisen, Taïeb, Adda, Benjamin Stora, Albert Barkatz.



Cinquante ans  
séparent  
les deux  
photographies  
ci-contre:  
en haut,  
les cuisines  
"Belle Epoque"  
du lycée  
de garçons  
en 1908,  
au dessous,  
les installations  
culinaires  
très modernes  
du lycée (neuf)  
de jeunes filles  
implanté  
au Coudiat  
en 1958...  
"sactuaire"  
ultra secrets,  
qu'ignoraient  
les externes,  
et où même  
les internes et  
les demi-  
pensionnaires  
d'Aumale  
ou de Laveran,  
ne devaient  
jamais entrer  
- sous peine de  
sanctions -  
pour y fourrer  
leurs narines  
olfactives,  
voire  
leurs papilles  
gustatives!

● Janine de la Hogue Turin signale: "Sur le document de première page, paru dans le précédent numéro des "Bahuts du Rhumel", Germaine Piazza (dont on voit le visage en haut et à gauche) était une camarade de classe très gentille et que nous taquinions beaucoup, mais elle aimait bien se mêler à nous, même si nous l'appelions "Pia Pia" ou "Mamache", ce qui n'était pas très gentil. Sur la photo, Nelly Coste, dansait tandis que nous l'accompagnions en tapant des mains".

## les bahuts du rhumel

### ALYC

- Président Jean Malpel  
505, rue Pipe-Souris  
77350 Le Mée sur Seine  
01 64 37 15 40
  - V-Présidente Janine Sadeler  
160, avenue du 2ème-Spahis  
83110 Sanary  
04 94 74 64 86
  - Trésorier Michel Challande  
6, parc du Château  
78410 Aubergenville  
01 30 91 15 59
  - Secrétaire Suzanne Le Noane  
28, rue Pierret  
92200 Neuilly sur Seine  
01 46 24 84 71
- LES BAHUTS DU RHUMEL**
- Jean Benoit  
440, route de Vulmix (A 36)  
73700 Bourg Saint-Maurice  
04 79 07 29 31



**l'edelweiss**  
☎ 04.79.07.05.33

# IL ÉTAIT... D'ABORD UNE FOIS ALFRED SENKEISEN PROFESSEUR ÉMÉRITE

●●● suite de la page 1

servait à merveille pour détendre la classe à l'issue de la démonstration d'un théorème difficile ou d'une journée particulièrement harassante et chargée.

Issu de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, il était agrégé de mathématiques, ce qui lui permettait d'enseigner avec cette remarquable aisance qui nous porta à ne jamais oublier le cours d'une grande clarté qu'il nous dispensait et qu'il assortissait souvent, pour les besoins de la cause, de formules mnémotechniques indélébiles.

Citons ainsi le cas de ces trois journées de 1830 qui ont renversé... 89, mais ne nous méprenons pas sur le but poursuivi: il ne s'agissait pas d'un cours d'Histoire mais simplement de l'inverse du nombre " $\pi$ " (0,3183098) dont nous avons tous gardé le souvenir avec une précision de sept décimales - souvenir qui permettait de gagner du temps dans les examens et concours, en effectuant la division par le nombre " $\pi$ " à l'aide d'une plus simple multiplication.

Je me souviens encore de la remarque prophétique qu'il avait eu le courage de faire au commencement du cours, au lendemain même de l'entrevue de Montoire, en frappant coléreusement l'estrade avec sa chaise, et en s'écriant: "La collaboration avec l'Al-

lemagne, d'abord une fois... n'est-ce pas... je suis d'accord... mais pas de vainqueur à vaincu!"

Alors que toute la France pleurait amèrement sa défaite et que l'Allemagne nazie hurlait son "vae victis" avec outrecuidance, que le gouvernement de Vichy décrétait la condamnation à mort du général De Gaulle et de tous les combattants qui poursuivaient la guerre en refusant de passer sous les fourches caudines, il affirma hautement sa conviction, nous prenant à témoin - nous qui n'étions que ses élèves - en proclamant qu'il était ouvertement pour la poursuite du combat et qu'il soutiendrait jusqu'au bout la lutte des Alliés contre la croix gammée.

Mais revenons à nos moutons...

Non! je n'oublierai jamais les cours du brave père Sinka, ces cours que je savourais avec l'enthousiasme de la jeunesse ardente.

Et, outre ces cours, il me revient aussi plusieurs anecdotes qu'il aimait conter avec humour, pour terminer un cours et, finalement, nous libérer dans l'hilarité, de la fatigue qu'engendre toujours une attention trop longtemps soutenue.

Il y avait, au fond de notre classe de mathématiques, dans un cadre, une vieille photographie de Victor Hugo. A la fin d'un cours de cosmographie particulièrement ardu, qui se terminait sur l'étude du calendrier et celle - plus délicate - de la définition du temps, notre professeur, désignant le poète d'un index accusateur, demanda, non sans humour, comment ce grand homme avait pu s'égarer au dernier rang d'une classe de mathématiques, alors qu'il se fût certainement mieux complu dans la salle - contiguë - de philosophie... gros rires...

"D'abord... une fois... ce grand homme s'est lamentablement trompé en affirmant qu'à l'époque de sa naissance, en 1802, ce siècle avait deux ans"... (ha!... ha!... ha!... hilarité générale entrecoupée de quintes de toux, puis reprise finale) alors qu'il n'en avait tout juste qu'un, ce siècle né le 1er janvier 1801"... Et nouvelle hilarité générale, entrecoupée de bruits de pupitres et de coups de règle cadencés sur les tables... qui ne furent interrompus que par la sonnerie de la récréation.

Bien plus qu'un excellent enseignant, le professeur Senkeisen fut, pour les élèves du lycée d'Aumale, un maître-à-penser. Nombreux sont ceux, parmi nous, qui lui doivent une brillante carrière professionnelle, pour avoir su, justement, assimiler la profondeur et la clarté de cette pensée éminemment leibnizienne dont il avait su nous marquer d'un indéfectible poinçon.

J'avoue que, sans lui, je n'aurais jamais pu refondre une logique mathématique moderne, bien adaptée au calcul des probabilités et des statistiques, sous le nom générique de "analyse binaire"; sans lui, je n'aurais jamais pu pénétrer dans les arcanes des interactions nucléaires, encore ignorées de physiciens chevronnés; sans lui enfin, je n'aurais jamais découvert l'origine électromagnétique de la gravitation et n'aurais pas l'honneur d'être aujourd'hui membre actif coopté de l'Académie des Sciences de New York.

René Louis VALLEE.

● Je tiens à remercier bien vivement tous les membres de notre association qui m'ont aimablement apporté aide et encouragements dans la rédaction de cet article souvenir.



# LE RETARDATAIRE AU PETIT MOT D'EXCUSE

Avant de rapporter l'anecdote suivante, je tiens à demander pardon aux mânes d'un camarade de classe décédé depuis longtemps, Raoul de C. dont les origines aristocratiques étaient bien connues et dont le père - d'abord magistrat militaire à cinq galons, puis avocat au barreau de Constantine, au delà de sa retraite - appréciait beaucoup qu'on respectât les honneurs qui lui étaient dévolus par la République.

Après sa réussite à la première partie du baccalauréat et sur intervention familiale, Raoul de C. s'était fait admettre en classe de math-élém, malgré l'avis défavorable de notre vénéré père Sinka. Le résultat devait être probant quant à l'avis donné.

Pour éviter les froidures de l'hiver, Raoul de C. s'était arrangé pour n'entrer en classe qu'à l'heure où la salle, chauffée au bois (nous étions au coeur du rude hiver 1944), se trouvait avoir atteint une température convenable pour la saison et les conditions de l'époque: entrant alors que le cours avait déjà commencé, il brandissait inmanquablement une lettre toujours très courtoise, qu'avait probablement signée sa chère maman, pour l'excuser de ce manquement involontaire à l'exactitude... dont un adage dit qu'elle est la politesse des rois.

Un matin, une des entrées triomphantes de Raoul de C. interrompit malencontreusement une démonstration sur la droite de Simpson, obligeant notre professeur à déposer sur son bureau, les craies de couleur, la règle et le compas dont il se servait pour faire sa démonstration au tableau.

Nous vîmes - en un clin d'oeil - la colère monter au visage rougissant de Sinka, et nous attendîmes avec effroi sa terrible explosion: il arracha, sans même le lire, le malheureux billet d'excuse... mais, s'apercevant tout-à-coup que la porte était restée entrebâillée, un large sourire vint éclairer le masque précédemment furibond.

La réaction - d'une parfaite logique didactique - fut immédiate, et notre brave Sinka s'exclama avec son habituelle bonhomie: "N'est-ce pas... que vous êtes toujours en retard et que vous n'êtes jamais à l'heure, n'est-ce pas... D'abord une fois que vous présentez de bonnes excuses; mais aujourd'hui, vous avez laissé la porte ouverte, permettant aux calories de s'enfuir vers les espaces infinis. Que vous allez donc la refermer... n'est-ce pas... mais de l'extérieur d'abord une fois!"

Exit de C. sous les sourires discrets de la classe, et reprise tranquille de la démonstration.

Peu avant la sonnerie de fin du cours, on entendit frapper à la porte. C'était le surveillant général qui, ayant découvert Raoul flânant, transi, dans les galeries de l'étage, le ramenait en classe. Notre professeur n'eut aucun mal à lui expliquer que nul n'aurait interdit à l'élève - s'il en avait eu l'honnête intention - de regagner sa place habituelle, au fin fond de la salle, dans la chaleur douillette d'un poêle ronflant fort et sous le regard bienveillant de l'auteur des "Misérables"... Mais, pour un aristocrate, n'eut-ce pas été déchoir que de présenter des excuses?...

# LA CLÉMENCE D'AUGUSTE

Ma première heure de vie lycéenne me fit voisiner avec un garçon, jovial et inconnu, Albert Lentin, fils du professeur d'arabe du même nom. Le vulgaire verrait dans cette rencontre le fait du hasard dont on dit parfois qu'il fait bien les choses. Pour moi, il n'en est rien: je vois là la preuve irréfutable de l'action longuement pensée, réfléchie et triplement concertée de dames les "soeurs filandières".

Ma rencontre avec Albert Lentin, en effet, ne fut pas banale; nous fûmes et demeurâmes camarades, sans la moindre fâcherie, la moindre bouderie, le moindre accroc, pendant 62 ans, de 1933 à sa mort en 1995. Cette camaraderie était telle que nous vivions dans un univers secret où nul autre que nous ne pouvait pénétrer.

Pour moi, Constantine n'est pas la ville dont je peux évoquer le souvenir avec tel ou tel de mes camarades, mais celle que seuls Lentin et moi connaissions. Chaque rue, presque chaque commerce, chaque monument, et nombre de personnages de cette époque suscitaient en nous les mêmes associations d'idées, avaient subi les mêmes transmutations, pour prendre place dans une sorte de monde occulte fait d'être à moitié réels à moitié imaginaires, qui se mêlaient à nos propres vies.

Des années plus tard, quand il m'arrivait de retrouver Lentin, quelles que fussent nos occupations ou préoccupations du moment, aussitôt - comme disent les physiciens - nous entrions "en phase": la réalité pâlisait, s'évanouissait devant la résurrection de "notre jeunesse", et quelle jeunesse!

Tout ceci, pour dire qu'il existait entre nous deux une connivence et une complicité extraordinaires. Aussi, ne faut-il pas s'étonner qu'un jour naquit en nous l'idée saugrenue d'écrire - conjointement - une comédie - de moeurs et constantinoise.

Bien que conçue comme une comédie "boulevardière", notre oeuvre répondait à deux normes particulières: elle était rédigée en vers à la manière d'Edmond Rostand et - hellénistes tous deux, ayant traduit Sophocle - nous y avions introduit un coryphée qui incarnait la "rumeur cirtéenne" et répondait au nom de M. Letamtam... ô mes condisciples, ce nom n'évoque-t-il pas en vous le souvenir de certain media de notre vieux Rocher?

La pièce, intitulée "Laquelle des trois?", mettait en scène, sous des noms empruntés à certains portraits de La Bruyère (mais d'une transparence adamantine) quelques couples de la société constantinoise - dite abusivement "bonne" - sur lesquels roulaient les ragots les plus infâmes et peut-être bien injustifiés - mais "va savoir!" Un synopsis très détaillé avait été mis au point et, alternativement, nous rédigeons une scène. Si, en gros, la règle des trois unités était respectée, que dire de l'unité de ton?

J'ajoute qu'Albert Lentin, amateur éclairé en matière de poésie, n'était poète à aucun degré (1), mais il versifiait avec une grande facilité quand besoin était, inspirant et expirant en hexamètres. Quant à moi, j'avais commis quelques sonnets (las! de facture hérédienne) dont la mise au monde devait plus au forceps qu'à la collaboration conjointe d'Erato et Polymnie...

Ainsi, peu à peu, tout au long de l'année, "Laquelle des trois?" prend corps, jusqu'au matin où Albert m'apporte sa production de la veille.

Comme il exige, pour sa lecture, la plus grande sécurité, je lui propose la partie murée de la galerie où s'aligne la batterie de lavabos. "Trop exposé", dit-il, et il ne trouve rien de mieux que d'établir son cabinet de lecture sur le palier de l'escalier tournant conduisant du porche d'entrée à la grande galerie donnant vers la salle des professeurs. Et la lecture commence, d'abord à voix feutrée, puis de moins en moins discrète.

Je n'ai aucun mal à comprendre les précautions d'Albert: la scène qu'il me lit serait, de nos jours, "classée X"... Alors, en ce temps où charleston, béguine et rumba n'avaient pas encore mis à mal l'ère victorienne!...

Mais quelqu'un vient troubler la fête: un "Hep, là-bas! apportez-moi donc ce que vous lisez" retentit. Terrifiante apparition! Dans la pâle clarté de la galerie, se découpe - comme une silhouette du Commandeur - monsieur Blanc, monsieur le Proviseur. Impassible, il prend notre beau cahier cartonné, et dit: "Allez donc rejoindre vos camarades dans la cour".

Délaissant les grâces de l'expression poétique, Albert me dit - dans la langue à nouzôt' - "Mammamille! s'il montre ça à mon paternel, ce soir, la dorba"... car, en ces temps quasi-médiévaux, les parents n'avaient cure des irrémédiables traumatismes psychiques consécutifs aux sévices corporels.

La journée suit son cours sans alerte et, déjà, l'espérance salue le lendemain... quand Salah - au cours de sa tournée quotidienne avec le cahier d'absence - vient nous prier, bien poliment, de nous présenter, à 10 heures, au bureau de M. le Proviseur.

J'y suis introduit le premier. Ma situation est ambiguë: je n'ai pas pris part à la rédaction de la fameuse scène, mais, en aucune façon je ne puis envisager de "lâcher" Albert. Avec un stupide entêtement, je ne balbutie que des réponses dilatoires.

Exaspéré sans doute, mais sans en rien révéler extérieurement, M. Blanc fait entrer Lentin qui s'effondre aussitôt (2): il admet par avance, il revendique même les punitions les plus extrêmes, mais à la condition que son père ne soit pas mis au courant. D'un ton glacé, M. Blanc lui réplique: "Vous n'aurez tout de même pas le culot de me dicter ma conduite? Retournez dans votre classe, vous ne tarderez pas, tous deux, à avoir de mes nouvelles"...

Et nous attendîmes "dans la crainte et le tremblement", nous attendîmes, nous attendîmes des nouvelles... et ces nouvelles ne vinrent jamais. Dans sa grande miséricorde, Auguste avait levé son pouce vers le ciel!



A la double mémoire de M. Blanc notre proviseur et d'Albert Lentin (fils) mon condisciple et indéfectible camarade.

Il ne fut plus jamais question de notre comédie! M. Blanc avait conservé (puis, j'espère, détruit) le beau cahier cartonné et nous, n'avions pas - pour, sur le chantier remettre notre ouvrage - le souffle de Sisyphé. Notre oeuvre eut donc son oraison funèbre quand nous déclarâmes, d'une seule voix: "La première de "Laquelle des trois" n'aura pas lieu!"

Moins primesautier avec l'âge, je préfère ces quatre vers de Blaise Cendrars:

*"En ce temps-là, j'étais un adolescent  
J'avais à peine seize ans..."*

*Et j'étais déjà si mauvais poète*

*Que je ne savais pas aller jusqu'au bout...*

Un lustre plus tard, ayant troqué mes fringues civiles contre un uniforme U.S. made, je jouissais d'une permission par moi-même à moi-même accordée, quand une voix me hèle. Demi-tour. Face à moi, revêtue d'un uniforme rehaussé de quatre galons, la statue du Commandeur! Monsieur Blanc! Monsieur le Proviseur!

Avec une extrême gentillesse, il s'informe de mon sort, s'étonne de ne me voir nul galon et me demande si j'ai "fait Cherehell". J'avoue ma radicale et congénitale inaptitude au commandement, ce qui me vaut un sourire condescendant mais non désapprouvateur.

Puis nous évoquons le souvenir de camarades que la guerre nous a ravis, Yves Bonnard et "Kek" Wolf en particulier.

Brusquement, la mémoire semble lui revenir: "Qu'est devenu votre ami Lentin?" Je lui apprend que, deuxième classe lui aussi, il officie - si j'ose dire - au B.C.R.A. de Jacques Soustelle, dans la riante citadelle de Calvi.

Notre conversation va prendre fin lorsqu'au, au moment de me quitter, il ajoute: "J'espère que vous poursuivez toujours votre collaboration poético-littéraire avec Lentin". En toute modestie, je lui réponds par la phrase liminaire de La Jeune Parque: "Depuis bien des années, j'avais laissé l'art des vers"... "C'est bien regrettable, dit-il, en châtiant quelque peu votre langage, vous auriez pu succéder à de Flers et Caillavet", puis, un ton plus bas, en souriant, "au pire, à Meilhac et Halévy".

Un claquement sec des talons, un salut martial comme seul en est capable un "petit, un sans grade" - retour à Rostand! - et, pour la dernière fois, je regarde s'éloigner monsieur Blanc, notre proviseur, LE Proviseur.

Jamais, je ne l'ai revu.

Raoul PINAUD.

1 - A cette époque lointaine, je le trouvais plus proche de Tristan Bernard que de Paul Claudel... aujourd'hui, je lui reconnais une certaine parenté d'esprit avec Raymond Queneau.

2 - Pour la première fois après plus d'un demi-siècle, j'avoue avoir alors connu un lâche sentiment de soulagement.



Raoul Pinaud et Albert Lentin, deux inséparables.

# En ce Bordeaux où finmes nos estats

Merci à François Villon qui nous a permis de pasticher l'ultime vers d'une de ses plus célèbres - et de ses plus vertes - ballades, pour filtrer les lignes qui suivent, relation du très grand cru que fut notre XVIIIème rendez-vous ALYCéen en la belle capitale d'Aquitaine.

L'après-midi du vendredi, comme toujours, se révèle être un moment privilégié: celui des retrouvailles fraternelles. Dans les salons de l'hôtel Ibis, on se cherche, on s'aperçoit, on se salue, on s'exclame, on s'embrasse interminablement, tant la séparation a paru longue à tous depuis la dernière rencontre.

Puis on se donne le temps d'un mini-tour pédestre, sous la conduite de l'aquitain Jacques Arthaud, jusqu'à l'imposante cathédrale et l'élégant Hôtel de Ville. Il fait un temps superbe, inespéré, les terrasses sont bondées... mais les rues en travaux, hélas!

Retour, ensuite, pour les agapes initiales, où l'on se remet - comme au lycée, jadis - au jeu du "Garde-moi une place", et reprise des conversations interrompues l'année précédente... ou il y a deux, trois, voire 50 ans - récente recrue, Paule Schmidt Desjardin en sait quelque chose.

"Briscards" quelque peu grégaires (maxima culpa nostral), peut-être avons-nous parfois tendance à ne pas assez entourer ces "nouveaux anciens" qui - étant là pour la première fois - cherchent leurs marques... D'où résolution à prendre, de devoir pratiquer un "melting pot" qui obligerait chacun - comme pendant nos danses - du balais de jadis - à changer de partenaires, au moins à un repas...



Samedi 6, après l'assemblée générale, nous filons à l'Hôtel de Ville où nous attend un apéritif somptueux. Nous sommes reçus - dans une magnifique salle blanc et or du XVIIème, avec d'imposants lustres de cristal - par un aimable adjoint du maire Alain Juppé, le docteur Jean-Marc Graüzéré, chargé de l'Education et des relations avec l'Université, qui - dans sa cordiale allocution de bienvenue - nous révèle être né à Alger en 1942... "par hasard" précise-t-il. Réponse de notre Président, pour évoquer les liens qui nous unissent, rappeler l'âpre pittoresque du Constantinois et dire combien nous sommes sensibles à la spontanéité de l'accueil réservé par la ville de Bordeaux.

Et maintenant, en route pour la campagne! Chemin faisant, un guide aussi aimable que cultivé nous remet en mémoire les trois célèbres "M" de Bordeaux: dans le désordre Montaigne, Mauriac, et Montesquieu dont l'effigie s'accompagne de la formule "Guérir les préjugés"... tout un programme.

Voici la médiévale cathédrale Saint-André et son campanile Renaissance, le fort du Ha flanqué de sa tour en fer à cheval, la très longue rue d'Alsace-Lorraine aux florissants commerces, l'interminable rue Sainte-Catherine (d'Alexandrie

bien sûr, patronne des jeunes filles comme le saint Nicolas d'une église bordelaise est celui des garçons), puis les quais de la Garonne, pôle de l'activité commerciale.

Là, un pont - longtemps unique - qui fut reconstruit au XVIIIème siècle, des immeubles superbes dans la simplicité de leur alignement classique et esthétique, l'église St-Michel, le Conservatoire de la région - moderne mais bien intégré.

On longe la florissante Garonne - majestueuse quoique boueuse: couler café au lait, n'hésitent pas à dire les Bordelais - toujours sujette à la marée, et nous voici à Langon, puis au nouveau pont d'Arcin, de belle ligne et si utile à l'autoroute venue de Paris.

Snobons Bègle, zone impropre à la culture de cette vigne dont la croissance requiert des sédiments - gravier, argile, petits cailloux appelés "graves", d'où vient le nom de la région - et mettons le cap sur Roquetaillade.

En traversant la forêt du Bazadais - au delà du ravissant château de Langon - revisons nos cours d'Histoire pour nous souvenir que Bordeaux fut capitale romaine et déjà grand port. En - 54, Crassus distribua des terres à ses vétérans, qui y cultivèrent la vigne dont on commercialisa le vin - début du "négoce" - les plants provenant de la côte dalmate, aux vents humides comme ceux de l'Atlantique, et aux terressédimentaires elles-aussi.

Au Moyen Age, Bordeaux devint capitale de la Guyenne (une pensée à la deux fois reine Aliénor, et à Mlle Nicolai notre professeur d'histoire), pour être - de la Renaissance au Siècle des Lumières - le premier port de France.

Mais, aux deux siècles suivants... adieu foulards, madras, rhum des



- En haut, le château de Rochetaillade, édifié au XIIIème siècle. ● Ci-contre, près de la chapelle close, écoutant les commentaires du guide - en robe rouge, et dissimulant en partie Pierre Zécri et Jacqueline Lachaus-sée-Senkeisen - Jean Lachaus-sée, Janine Vallée-Fabiano et René Louis, Monique Sibillat, Jeanne Musy-Fischer (devant Lucien Sibillat) et Françoise Zécri.

# Bordeaux

les enchantées, Afrique aux arachides et aux bois précieux! Adieu paquebots transatlantiques qui nous ramenaient - Coloniaux que nous étions encore - d'AOF, d'AEF et du Maroc! Qui saura dire pourquoi Bordeaux n'est plus - aujourd'hui - qu'un port de croisières internationales, cependant doté d'une zone industrielle prospère, au camionnage florissant.

Sur une butte calcaire, s'élèvent deux Roquetaillade des XI et XIIIèmes siècles: l'un des châteaux n'est plus que ruine, mais l'autre constitue le fleuron du patrimoine girondin, édifice de prestige à petit air écossais, où l'on verrait bien errer quelque Chevalier Noir voire quelque Ivanhoe...

De l'humble village construit sur le rocher, ne reste qu'une petite chapelle, mais, de là-haut, la vue embrasse l'immense, verdoyante et sereine plaine où quelques vaches bazadaises broutent paisiblement, sans soucis de devenir folles en si gras pâturages... et réminiscence lycéenne du brave Sully pour qui "labourage et pâturage seront éternellement les deux mamelles de la France".

Mais revenons à notre Roquetaillade, édifice construit pour assurer la défense d'un neveu du pape Clément V. Donjon de 35 mètres de haut, murs épais de deux mètres,

ouvertures de style Renaissance, reliques sur lesquelles - à partir de 1860 et pendant vingt ans - Viollet le Duc fit passer son goût de la restauration.

De la discrète Chapelle des Villageois - de "style mauresque" (on connaît!) avec peintures au zinc donnant des reflets scintillants, couleurs fortes, autel en marbre de Carrare - nous ne verrons rien, le bijou n'ouvrant ses huis que pour de rares messes, quelques cérémonies "confidentielles" ou des visites ultra-privées.

Jamais d'eau dans les douves du château impressionnant qui nous épie de toutes ses meurtrières! Fut ouverte - il y a 130 ans - sa porte charretière, sous une loggia à trois blasons, de Béarn et de deux familles dont les Mauvaisins...

Retour par les Quais, le palais Descasse (superbe maison d'un négociant très connu), l'église Saint-Michel dont la flèche servait d'amer aux bateaux, façades alignées comme à la parade, place de la Bourse (1740-80), suite de maisons semblables - en bas, les boutiques, en haut les logements - quai du Vin, des Chartrons, du Sel, de la Farine, du Bois.

Aux maisons, des mascarons de pierre - hublots où passent leur tête, matelots, Antillaises, Neptune, Bacchus et autres trognes ou frais

visages... Porte de... Bourgogne (le vin encore!), greniers à sel, ancien beffroi, lycée "Michel-de-Montaigne" ainsi qu'il seyait céans, rue Saint-James (comme un rhum du même nom), cloche municipale, hôpital, Palais de Justice...

C'est seulement à la fin de ce "tour" que nous apprenons que notre guide vécut deux années à... Constantine, et travailla, avec l'archiviste et archéologue constantinois André Berthier, conservateur du musée Gustave-Mercier, sur des chantiers de fouilles en Kabylie.

Bouclée la boucle, nous voilà de retour sur le Rocher!

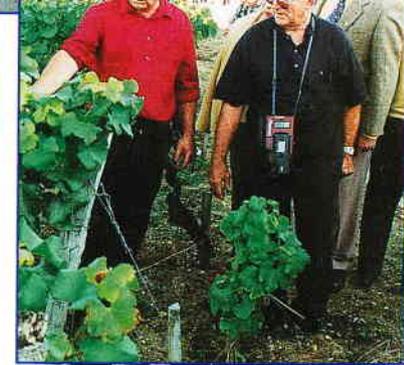
C'est par un dimanche éblouissant de lumière que la compagnie part à la découverte d'Arcachon. La capitale huître est toute pimpante sous un soleil d'été indien quand on embarque, et un joli vent de suroit fait naître un clapotis juste assez sensible pour ravir les amateurs de navigation sans alarmer les réfractaires.

Le pacha de notre "Courrier du Cap" nous initie aux particularités de ce bassin qui, en une marée, brasse autant d'eau que l'estuaire de... l'Amazone. La marée basse étant prévue pour 15 heures, nous ne verrons pas les parcs à huîtres, mais seulement les "tchanqués", cabanes colorées, haut perchées sur pilotis.

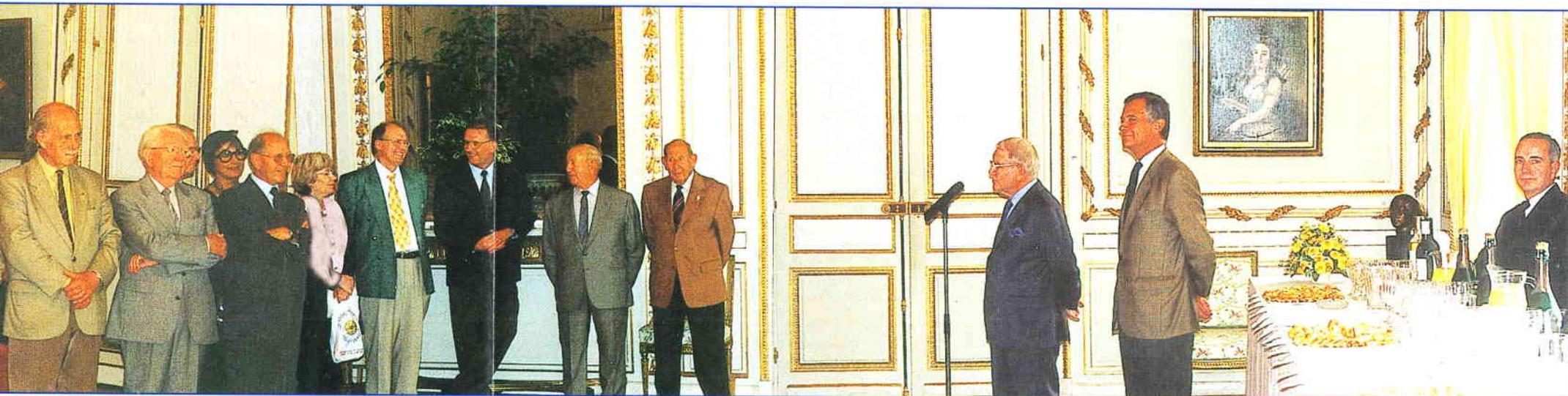




● A gauche, détente en petit cercle amical: debout, Simone Berleux-Magnani, Odile Arthaud-Monot, le couple Monnier-Polycarpe, Michel Challande, René Louis Vallée; assis, Josette Fabrycy-Bonici, Jean Dumon, Norbert Alessandra, Jacques Arthaud, Claudie Dumon, Danièle Garnier-Bonnet, Janine Izaute Aubrun, Liliane Pietri-Dol, Geneviève Déida-Antonini, Janine Vallée-Fabiano, Renée Fleck, Geneviève Alessandra-Caléja et Dolly Martin-Ayoun ● En haut, entre mini-croisière en baie d'Arcachon et chasse aux trésors vinicoles bordelais, coup de fourchette méridien et dominical, au restaurant "L'Avenue"  
 ● Au dessous à gauche, le quatuor animateur de l'ALYC pendant l'assemblée générale  
 ● A droite, dégustation du Chercy par Geneviève Alessandr-Caléja, Dolly Martin-Ayoun, Danièle Garnier-Bonnet, Simone Berleux-Magnani, Janine Rutterford-Fargeix, Norbert Alessandra ● Puis Guy Labat, descendant de viticulteur algérien, dispute de cépages, de maturation et de cru avec le vigneron bordelais Desqueyroux. ● En bas, panoramique sur la réception des congressistes à l'Hôtel de Ville de Bordeaux  
 ● Reportage-photo Renée FLECK ALAIZE.



● A gauche, détente en petit cercle amical: debout, Simone Berleux-Magnani, Odile Arthaud-Monot, le couple Monnier-Polycarpe, Michel Challande, René Louis Vallée; assis, Josette Fabrycy-Bonici, Jean Dumon, Norbert Alessandra, Jacques Arthaud, Claudie Dumon, Danièle Garnier-Bonnet, Janine Izautte Aubrun, Liliane Pietri-Dol, Geneviève Déda-Antonini, Janine Vallée-Fabiano, Renée Fleck, Geneviève Alessandra-Caléja et Dolly Martin-Ayoun ● En haut, entre mini-croisière en baie d'Arcachon et chasse aux trésors vinicoles bordelais, coup de fourchette méridien et dominical, au restaurant "L'Avenue" ● Au dessous à gauche, le quatuor animateur de l'ALYC pendant l'assemblée générale ● A droite, dégustation du Chery par Geneviève Alessandr-Caléja, Dolly Martin-Ayoun, Danièle Garnier-Bonnet, Simone Berleux-Magnani, Janine Rutterford-Fargeix, Norbert Alessandra ● Puis Guy Labat, descendant de viticulteur algérien, dispute de cépages, de maturation et de cru avec le vigneron bordelais Desqueyroux. ● En bas, panoramique sur la réception des congressistes à l'Hôtel de Ville de Bordeaux. ● Reportage-photo Renée FLECK ALAIZE.



# Bordeaux

Autrefois, ces abris permettaient aux mareyeurs de vivre là pendant quelques jours, pour effectuer la "cueillette" des mollusques, avant de regagner leur domicile à terre. Aujourd'hui - où, grâce aux bateaux à moteur, point n'est besoin de séjourner sur place - les chanqués s'apprécient comme lieu de loisirs et de réunions conviviales.

Voici l'Île aux Oiseaux. Les hôtes ailés qui lui ont donné son nom y sont moins nombreux qu'autrefois, préférant fréquenter le banc d'Arguin, îlot fantasque situé à l'embouchure des passes. On peut y voir jusqu'à 38.000 oies de Sibérie, des multitudes de canards venant de toutes les régions nordiques, sans parler - au fil des saisons - des sternes, des courlis, des bécasses variantes (sic), des pluviers, des mouettes rieuses chères à Gaston-la-gaffe, et même des "chevaliers combattants" dont on se demande s'ils portent armure.

Petit à petit, apparaît à l'horizon... mais oui, Moby Dick! En fait de baleine blanche, c'est la fameuse dune du Pilat qui expose au soleil son gros dos constamment renouvelé par l'eau et les vents.

Nous faisons demi-tour et regagnons le plancher des vaches. Les appétits fouettés par ce grand bol d'air, trouvent à se rassasier au restaurant "L'Avenue". Puis c'est le retour vers les cars... Et là, surprise! quelques automobilistes sans gêne ont bloqué la sortie pour se garer. Heureusement, des ALYCéens musclés réussissent à déplacer les véhicules, et l'habileté de nos chauffeurs nous sort de ce traquenard.

Le but à atteindre est maintenant le vignoble de Sauternes - "terroir" dont les trois cépages de base ont nom muscatelle, sauvignon et sémillon - mais reste à établir où se situent leurs "clots". Certes, nous avons tous reçu une belle carte Michelin; pourtant, il semblerait que le chauffeur ne sache pas très bien la déchiffrer, et nous voilà partis pour un long périple à travers le parc régional des Landes et son homologue de Gascogne.



Heureusement, la lumière est superbe et le paysage mauriacien à souhait. Heureusement aussi, la lumière jaillit soudain, quand on se rend compte que, loin de progresser vers le nord, nos mastodontes sur pneus filent plein sud. Alors, demi-tour général pour foncer dans la bonne direction - parmi les vignobles blonds que ponctuent leurs célèbres châteaux - vers le but final de notre chasse au trésor.

Et le voici, ce trésor: le prestigieux Yquem! Instant d'émotion. Le château est superbe, dans la lumière dorée de cette fin d'après-midi, et l'on comprend pourquoi son vin-nectar est si délicieux, dès que nous est révéle le Botrytis Cinerea, le microscopique champignon générateur de la "pourriture noble" dont le cru tire son exquis goût liquoreux - à juste titre célèbre par toute la planète.



Nul n'oserait toucher aux grappes! Pensez-donc: chaque grain est vendangé un à un - selon son degré de maturité - et il vaut plus que son pesant d'or. On comprend alors qu'un château Yquem de dix ans d'âge (longévité minimum à observer) mérite que sa bouteille se négocie 1000 francs et au delà.

Un peu plus loin - passé le château Filhot remontant au XVIIIème siècle - halte à celui de Cherych, qu'exploite la famille Desqueyroux - patronyme déjà rencontré quelque part, non? - propriété à peine plus modeste qu'Yquem, mais où l'on peut enfin déguster un cru de haute qualité (et en emporter quelques bouteilles) sans trop amputer son compte en banque à mi-course entre francs et euros.

Il ne reste plus qu'à prendre le chemin du retour et effectuer la dernière traversée d'un Bordeaux qui brille de tous ses feux - itinéraire connu des chauffeurs, cette fois.

Le dîner-buffet de l'ultime soirée attend la compagnie, pour une dégustation que parfume toujours un zeste de mélancolie. Bilan du Président... remerciements à Michel Challande et à Jacques Arthaud... coup de chapeau de James Cohen à Jean Malpel... gros "poutou" de Danièle Garnier (au nom de tous les congressistes reconnaissants) sur les deux joues présidentielles. Tout le monde est à la fois heureux et... un peu fatigué, mais qui refuserait de faire sienne la vieille formule provençale "A l'an qué ven! Se sian pas mai, qué sieguen pas mens!": A l'année prochaine! Si nous ne sommes pas plus, ne soyons pas moins!

Josette FABRYCY BONICI

Janine IZAUTE AUBRUN

Andrée MONNIER POLYCARPE



● En haut, retour de croisière arcachonnaise, tout le monde débarque à la queue leu leu, plus ou moins acrobatiquement. ● Plus bas, Danièle Garnier-Bonnet et James Cohen, qui - chacun à sa façon - portèrent le toast au Président. ● Tout en bas, est-ce déjà une passation de pouvoir entre Jacques Arthaud et le couple Jean et Claudie Dumon... au cas où Nîmes serait appelée à accueillir notre assemblée générale en 2002? Pourrait seul en témoigner, leur voisin de table, M. Coudroy de Lille, qui fut un guide érudit au cours de la découverte du terroir bordelais.